

TRACT #2

L'envers l'ailleurs l'endroit du rêve en
vrai je vais y aller
y être prendre l'avion
y arriver pour de vrai vers l'endroit où.
Vers le lieu qui. Vers la zone dans la-
quelle.

l'envers de là où je suis je vais vers l'en-
droit chemin qui couleur rouille passe
dans qui l'accueille poussière fraîche
couleur grise couleur orange et devenir
encore, avoir envie encore de voler, de
voir d'en haut l'endroit du rêve, l'envers
du monde où je me trouve.

Voyager c'est sentir sous le corps les
pieds, sous les pieds la plage à l'air libre
sous l'eau le sol meuble. La terre meuble
la distance entre moi et le reste et je reste
au pays, celui d'où tu viens vers celui où
tu vas dont tu rêves qui te comble obses-
sion j'y suis déjà depuis ici. Ca semble
un rêve, on entend les gens qui y sont
déjà. Sans peine. Un pincement au coeur
à l'arrivée, un en partant j'imagine.

Toujours eu peur d'y aller parce que
pas toujours sûr de savoir en revenir.
La chaleur comme un mur comme un
airbag après le choc comme un stop et
puis à gauche à droite on est à l'en-
droit où nous avons souhaité être un
jour. Un accueil une plage une bou-
teille d'eau fraîche et des gens il faut
être super solitaire solide colosse pour
survivre à une foule comme celle-
ci - un bateau deuxième mur : la mer.
On est dessus, chaude, elle est bonne les
oiseaux font des plongeurs qui méritent
des médailles d'or;
de rouille du sol du sable de phobie de la
foule de la foule aux yeux d'or
de ce pays nouveau.

Milliers de cailloux qui font la dune
et comme c'est iodé cette vie,
Est-ce que voyager c'est ça ?

On invente un lieu et puis
on met du sel dedans.
L.

Il fait doux contre le monde.

J'entends de l'extérieur. Je nous entends
comme on dit des choses qui ne nous
ressemblent pas. C'est beau les tuyaux
avec des rayures, c'est beau les couloirs
qu'on dirait des avenues - c'est beau
l'éloquence, c'est beau les discours, c'est
beau quand on a rien à dire et qu'on en
dit des tas.

Je me souviens de ma grand-mère qui
me disait de me tenir très droite dans la
rue. Elle me tirait les épaules, puis me
poussait dans le dos. Elle me poussait
puis me tirait. Jeme tenais pour qu'elle
me tire en me poussant. Et j'avais le
corps droit, comme le sien.

La nuit, on roulait dans la voiture, et elle
voyait les silhouettes de deux heures
du matin. Elle me disait que c'était for-
cément des voleurs, des imbéciles, des
tueurs, des terroristes.

Elle n'avait jamais vu ceux que j'avais vu.

Comme les filles qui tournent les che-
veux en battant des cils, comme les cils
qu'on sent pas battre
Comme les garçons qui courent sur des
terres plates, vers l'horizon qui n'a que
la ligne, l'horizon qu'on croit trouver
comme un désert

Jene sais pas si je préfère la campagne
à la ville. A la campagne, je peux voir la
ville. Mais à la ville, c'est les blocus, les
combats sans trêve, les lycéens gueulent
des slogans, des chansons, des piqûres,
des semblants, des miroirs, des tissus,
des mouvements, des instants.

Et ça me démange
ceux qui rient
alors qu'on remarque même pas que la
lumière s'est allumée,
entre-temps.

TRACT #2

Pardon mais j'e

seris pas à écrire.

A.